

LA LUMIÈRE DE L'HEURE BLEUE



C.L. LAURENT

C.L. Laurent

La Lumière de l'heure
bleue

Roman

© C.L. Laurent, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2722-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Jeanne et Jules, The Apple of my eyes,

Pour retrouver des êtres qui se sont perdus comme à jamais, il faut d'abord croire en l'impossible.

André Dhôtel

« Le pays où l'on n'arrive jamais »

Elle portait des lunettes noires, elle était toujours impeccable, il y avait une sorte de bon goût concerté dans la simplicité de ses vêtements, les bleus, les gris, l'absence d'éclat qui la faisaient, elle, briller tellement.

Truman Capote

« Petit-déjeuner chez Tiffany »

1 – LE LIVRE

J'avais terminé l'écriture du livre. La révélation n'allait pas tarder. À la lumière de l'heure bleue, je marchais en direction du jardin du Palais Royal, à la rencontre de l'enfant qui avait voulu sa place quelque part dans une histoire.

Le jour commençait à poindre doucement, ça sentait bon le matin frais. Je m'étais arrêtée en chemin devant une boulangerie au charme désuet. Sa devanture rose tendre, ses moulures dorées, et l'exposition en vitrine de ses pâtisseries, classiques, élégantes, intemporelles, m'avaient, l'espace d'un instant, emportée vers l'époque du XVIIIe.

Sur la vitre, je voyais défiler par transparence le reflet de silhouettes d'un autre temps, avançant comme dans une scène de cinéma, au ralenti, vêtues de robes larges et flottantes de la couleur des Religieuses à la vanille, à la rose et à la pistache. Les ornements de dentelles sur l'étoffe de leurs tenues me faisaient penser à ces mêmes ornements de crème dont les choux des Religieuses étaient affublés, leurs coiffures échafaudées ressemblaient aux majestueuses envolées de chantilly des Saint Honoré, alignés juste à côté des Millefeuilles et des Éclairs.

J'imaginai alors que toutes ces étranges entités se dirigeaient vers le palais pour se rendre à la cour où elles étaient conviées, c'était là qu'auraient sûrement lieu d'effervescentes réceptions mêlées à l'art de la conversation.

Dans la boutique, les murs étaient tapissés de miroirs et les plafonds décorés d'angelots, je demandai des croissants, je voulais lui en apporter, je savais qu'il les aimait.

La boulangère me tendit le sac rose et or, par-dessus les meringues et les brioches au sucre, je pensai à Marie-Antoinette, qui les avait fait venir d'Autriche et fait connaître en France. J'aimais leur forme qui évoquait et

s'apparentait à l'astre le plus mystérieux du ciel, la lune, en particulier pour l'impact qu'elle avait sur nous, les êtres vivants.

En même temps que je saisisais le sac de croissants chauds et qu'une odeur de beurre s'en échappait, une phrase mémorable prononcée par la Reine, ayant peut-être contribué à provoquer la colère des révolutionnaires, me vint à l'esprit :

— *Il n'y a plus de pain ? Qu'ils prennent de la brioche !*

Je n'étais cependant pas certaine de son exactitude, n'avait-elle pas plutôt dit :

— *S'il n'y a plus de pain, qu'on leur donne de la brioche !*

Je ne savais plus. L'avait-elle dit sur le ton du cynisme, de la naïveté, ou les deux ? On ne le saura jamais vraiment. Les historiens l'ignoraient aussi. Le temps avait effacé cette nuance, laissant les époques suivantes dans le flou, faisant s'envoler les détails, et pourquoi pas, la vérité.

Car il fallait bien admettre qu'on ne voyait pas tous les choses de la même façon suivant notre position, la place que nous occupions. Nous ne portions pas tous pour ces raisons, le même regard sur la vie et ses événements.

Ceci s'affirmait d'autant plus qu'il était possible pour certains d'entre nous de ne pas essayer de s'imaginer l'existence en dehors d'une réalité autre que la sienne, comme il avait dû en être question pour la Reine.

La vie n'est pas si aisée qu'on ne le croit, qu'on soit fille de ferme ou bien fille de roi, faisait dire Jacques Demy dans son film *Peau d'âne*, à la fée des lilas interprétée par l'inoubliable et talentueuse Delphine Seyring...

J'étais arrivée devant la station du Palais Royal ornée des perles de verre féériques de l'artiste Othoniel. Le kiosque à journaux juste à côté était déjà ouvert, et exposait les derniers titres.

Rien de vraiment très important depuis que l'Homme avait marché sur la lune, si ce n'était qu'au milieu de la politique, de l'économie et des faits divers, la nouvelle vie de Christie figurait aussi.

Sous le gazouillement de très peu d'oiseaux, les grilles du jardin s'étaient ouvertes les unes après les autres et j'étais entrée. Parce qu'il se rendait invisible parfois, je l'avais cherché.

J'avais traversé les colonnes de Buren, emprunté l'allée Cocteau, emporté au passage une phrase du hasard tracée sur une chaise de confident,

Ce lieu dévoile ses mystères à la lumière de l'heure bleue

Puis, parmi les arbres, installé devant une grenadine, face au bac à sable vide, presque sous les fenêtres de l'appartement de Colette, l'enfant m'avait fait un signe. J'avais l'impression qu'il avait changé, un peu grandi. Il était vêtu différemment cette fois-ci, il portait un manteau trop grand, il nageait dedans.

Des effluves d'orient poudrés musqués, dont le jus macérait dans les cuves de la *Maison des parfums* d'à côté, étaient venus jusqu'à moi, traversant les arcades, libérant après un moment leur note de cœur à la violette et à la fleur d'oranger.

— Bonjour Paul, je t'ai apporté des croissants, des croissants de lune, lui avais-je dit dans un sourire, en arrivant.

Il avait ri, il aimait dépasser les mots, jouer avec le langage. Il les avait pris, les avait sentis, m'avait dit merci. Cela faisait longtemps que quelqu'un n'avait pas pris soin de lui.

Il semblait content, serein, apaisé. Il attendait le livre. Je lui trouvais bonne mine, une mine ensoleillée. Peut-être revenait-il de voyage, je ne lui avais pas demandé.

C'était l'hiver, il faisait gris, les arbres autour n'avaient pas de feuilles, la

température était douce, pourtant les tables en plein air étaient vides, un vent léger faisait se soulever les longues nappes blanches en papier souple.

Impatient, il m'avait demandé :

— Alors, il est fini ?

Ses mots transportaient des sons, des images, des senteurs, une époque. J'entendais des bourdonnements d'abeilles, les bruits dans les oreilles, ça recommençait, le craquètement des cigales reprenait. Je sentais se déployer en même temps les senteurs de lavande, de l'herbe fraîchement coupée, le basilic, la sauge, les citronniers. Je m'égarais. Puis, c'était le son du débit rapide de l'eau dévalant les cascades, son odeur verte et minérale sortant des rochers, le vent frais et sucré qui soufflait. Je voyais se dérouler une scène dans un paysage de montagnes, autour d'un lac tourmenté d'un bleu translucide, toujours la même qui revenait, une scène dans laquelle les personnages étaient absents, mais arriveraient sûrement prochainement.

Par bribes, par saccades, m'apparaissait la couleur du ciel, sombre et lumineuse à la fois, d'un gris bleuté, celle d'un ciel d'orage un soir d'été. Que s'était-il passé ?

J'avais chassé ce songe en sortant le livre de mon sac pour le lui donner :

— Le voici.

Il l'avait pris avec délicatesse, comme un objet précieux, avait admiré le dessin de la couverture, s'était exclamé :

— C'est un coquillage ? Il est bien dessiné !

Il en avait évalué l'épaisseur, feuilleté le nombre de pages, l'avait soupesé, s'en était approché pour en respirer l'odeur, celle du papier imprimé neuf et

frais. Il semblait ému. Il avait déchiffré le titre à voix haute, fier de sa maîtrise de la lecture, et avait voulu s'assurer d'un détail...

Je m'en étais douté, je l'avais devancé,

— Je te l'ai dédié.

Il avait instantanément ouvert le livre à cette page, heureux que ces mots s'adressent à lui personnellement. Il les avait lus, avait posé son doigt sur leur tracé pour sentir l'empreinte vivante et délicate de l'écriture sur le papier, s'en était réjoui comme l'aurait fait tout enfant qui ne voulait pas être oublié ou lésé, qui voulait sa trace quelque part dans le temps, bien que je ne sache pas où précisément, dans quel temps, à quel moment, ni pour quelles raisons exactement.

— Je ne vous voyais plus ! M'avait-il reproché.

Toutes les séparations avaient pour lui un arrière-goût de fatalité. Il savait pourtant où me chercher. Il avait toujours su où me trouver. La première fois, dans le jardin du Luxembourg, il s'était approché pour me demander une dédicace sur la photo de Christie, il avait vu son film, *Le Secret*. Peut-être avait-il voulu me signifier par ce geste qu'elle me ressemblait.

— Vous aviez disparu !

Je lui répétais ce que je lui avais déjà dit, sans savoir s'il le comprenait, je devais me retrouver seule avec l'histoire. Il restait des zones d'ombre, des points qui n'avaient pas été éclaircis.

— Tu ne m'as pas tout dit...

Il n'avait pas répondu et sans doute pour meubler le silence qu'il avait laissé traîner un moment, s'était plongé dans une lecture rapide au hasard des pages